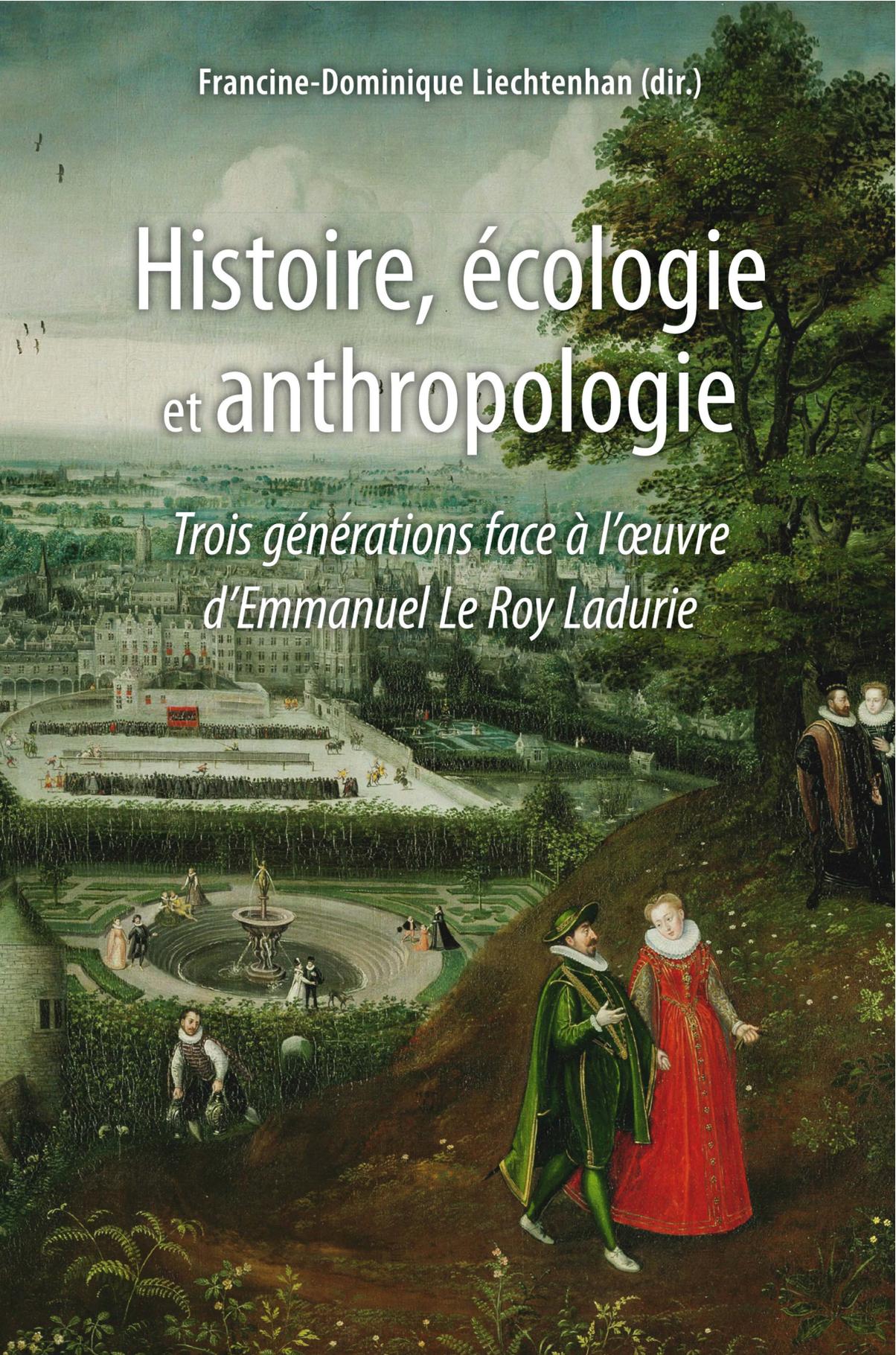


Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

Histoire, écologie et anthropologie

*Trois générations face à l'œuvre
d'Emmanuel Le Roy Ladurie*



HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE

Dernières parutions

- La Société de construction des Batignolles.
Des origines à la Première Guerre
mondiale (1846-1914)*
Rang-Ri Park-Barjot
- Transferts de technologies en Méditerranée*
Michèle Merger (dir.)
- Industrie et politique
en Europe occidentale et aux États-Unis
(XIX^e et XX^e siècles)*
Olivier Dard, Didier Musiedlak,
Éric Anceau, Jean Garrigues,
Dominique Barjot (dir.)
- Maisons parisiennes des Lumières*
Youri Carbonnier
- Les idées passent-elles la Manche ?
Savoirs, représentations, pratiques
(France-Angleterre, X^e-XX^e siècles)*
Jean-Philippe Genet &
François-Joseph Ruggiu (dir.)
- Les Sociétés urbaines au XVIII^e siècle.
Angleterre, France, Espagne*
Jean-Pierre Poussou (dir.)
- Noms et destins des Sans Famille*
Jean-Pierre Bardet & Guy Brunet (dir.)
- L'Individu et la famille dans les sociétés
urbaines anglaise et française (1720-1780)*
François-Joseph Ruggiu
- Les Orphelins de Paris.
Enfants et assistance aux XVI^e-XVIII^e siècles*
Isabelle Robin-Romero
- Les Préfets de Gambetta*
Vincent Wright
- Le Prince et la République
Historiographie, pouvoirs et société
dans la Florence des Médicis au XVII^e siècle*
Caroline Callard
- Histoire des familles, des démographies
et des comportements
En hommage à Jean-Pierre Bardet*
Jean-Pierre Poussou &
Isabelle Robin-Romero (dir.)
- La Voirie bordelaise au XIX^e siècle*
Sylvain Schoonbaert
- Fortuna. Usages politiques d'une allégorie
morale à la Renaissance*
Florence Buttay-Jutier
- Des paysans attachés à la terre ?
Familles, marchés et patrimoine
dans la région de Vernon (1750-1830)*
Fabrice Boudjaaba
- La Défense du travail national ?
L'incidence du protectionnisme
sur l'industrie en Europe (1870-1914)*
Jean-Pierre Dormois
- L'Informatique en France
de la seconde guerre mondiale au Plan Calcul,
L'émergence d'une science*
Pierre-Éric Mounier-Kuhn
- In Nature We Trust
Les paysages anglais à l'ère industrielle*
Charles-François Mathis
- Les Passions d'un historien.
Mélanges en l'honneur de Jean-Pierre Poussou*
- La Grâce du roi.
Les lettres de clémence de Grande Chancellerie
au XVIII^e siècle*
Reynald Abad

Francine-Dominique Liechtenhan (dir.)

Histoire, écologie et anthropologie

Trois générations face à l'œuvre
d'Emmanuel Le Roy Ladurie



AVANT-PROPOS

Francine-Dominique Liechtenhan
Centre Roland Mousnier, CNRS

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, l'organisation d'un colloque en son hommage s'imposait. Nous affrontions cependant une difficulté majeure ; face à l'immensité de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie, la chronologie couvrant plus d'un millénaire, il fallait faire des choix thématiques.

Au fil de sa longue carrière, et de nos jours encore, rien n'échappe à la curiosité d'Emmanuel Le Roy Ladurie, des registres d'inquisition d'un abbé promis à devenir pape d'Avignon, aux récits de voyage d'une famille suisse, les Platter, aux *Mémoires* de Saint-Simon – et nous nous contentons de ne citer que ces trois sujets de son immense bibliographie – il offre toujours une vision pluridimensionnelle de l'époque choisie en y associant d'autres disciplines, la géographie, la climatologie, l'anthropologie ou encore la sociologie. Il cherche son inspiration dans les champs les plus divers, les combine, les associe et donne ainsi lieu à de nouvelles impulsions historiographiques. Ses travaux sur le climat, débutés sur un mode prémonitoire dans les années 1970, trouvent leur apogée en ce début du XXI^e siècle avec les quatre magistraux volumes sur *l'Histoire du climat*, retraçant, à l'échelle européenne, plus de mille ans de fluctuations des températures, d'intempéries, de sécheresses et leurs suites comme les mauvaises récoltes, les disettes, les épidémies et le réchauffement climatique. Il l'a réalisé avec des équipes de météorologues, de climatologues, de géographes et bien sûr d'historiens, témoignant une fois de plus de l'exceptionnelle pluridisciplinarité de sa recherche et de son esprit d'ouverture. Nous avons ainsi choisi des champs thématiques qui s'articulent autour de ses plus récents ouvrages : l'histoire du climat indissociable d'une approche basée sur des moyens techniques récents, Emmanuel Le Roy Ladurie étant un des pionniers de l'utilisation de l'informatique pour cerner les événements les plus lointains ; la saga des Platter retraçant, à travers les récits autobiographiques de trois générations, la montée d'une famille d'origine valaisanne dans la bonne bourgeoisie de Bâle, ville

universitaire importante au XVI^e siècles ; enfin, nous avons retenu cette société de cour chère à Saint-Simon. Emmanuel Le Roy Ladurie aborda les réseaux établis par le petit duc grâce à la statistique et par un recours à l'anthropologie hiérarchique, l'une et l'autre le situant sur un territoire différent de celui qu'avait exploré Norbert Élias.

8 Les actes du colloque organisé en l'honneur d'Emmanuel Le Roy Ladurie, intitulés « Histoire, écologie et anthropologie », réunissent trois générations de chercheurs venus de plusieurs pays : des collègues de sa génération, ou presque, dont l'œuvre a évolué simultanément avec la sienne, ses élèves et de très jeunes doctorants ou post-doctorants qui le connaissent par leurs lectures ou l'influence de leurs directeurs de thèse. Il nous paraissait particulièrement important d'y associer des chercheurs venus d'Europe méridionale ou orientale où, dans ce dernier cas, les livres d'E. Le Roy Ladurie furent tardivement traduits ; leur influence pèse actuellement de tout leur poids sur une historiographie en pleine transformation. Les articles consacrés à son œuvre présentent à la fois des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine avec la parution d'une nouvelle synthèse sur l'histoire du climat. Ce recueil s'ouvre sur une étude inédite d'Emmanuel Le Roy Ladurie consacrée aux minorités françaises, un périple à travers les régions de France qui crée un pendant avec la dernière partie de l'ouvrage, les Itinérances, qui nous font voyager à travers la fortune de l'œuvre de ce célèbre historien.

Le présent ouvrage tient compte des sujets évoqués ci-dessous. Une large place est ainsi accordée aux problèmes climatiques et à leur histoire ; la culture du vin, l'évolution de sa qualité, forment un premier volet associé à des sujets chers à Emmanuel Le Roy Ladurie, comme la glaciologie, la démographie et l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*, en particulier aux thèmes centraux qui s'en dégagent : l'héritage d'Erasmus ou les guerres de religion dont père et fils furent les témoins privilégiés. Les journaux intimes et les relations de voyage de cette fratrie se prêtent aussi à l'histoire comparée, ou à l'analyse d'une certaine altérité, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de la France méridionale, de l'Espagne, des Flandres et de l'Angleterre à une époque de troubles religieux.

Une importante partie du volume reprend une idée majeure d'Emmanuel Le Roy Ladurie : le système de cour qu'il avait étudié en s'appuyant sur l'œuvre de Saint-Simon. Outre la présentation d'un manuscrit inédit, une attention particulière est portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et à un autre aspect plus futile, mais seulement en apparence, du système de cour : la perruque, signe d'appartenance sociale, de richesse et de dignité. Le contrecoup

révolutionnaire, avec sa critique de la royauté, s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, en particulier en Europe de l'Est où sa pluridisciplinarité déconcerta des générations d'historiens férus de positivisme. Ces actes sont ainsi destinés à montrer l'influence de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie sur plusieurs générations d'historiens, influence destinée à se poursuivre dans la recherche française et bien au-delà, dans les pays les plus lointains.

*
* *

Toute notre reconnaissance va à Hélène Carrère d'Encausse, secrétaire perpétuel de l'Académie française, qui a accepté d'inaugurer ce colloque ; elle a aussi créé le lien qui nous a permis d'organiser cette rencontre en ce lieu prestigieux qu'est la Fondation Singer-Polignac. Nous ne saurions assez remercier son président Yves Pouliquen et son équipe de la parfaite organisation de ces journées mémorables. La contribution efficace des présidents de séance nous ont permis de respecter la discipline indispensable à la réussite d'une telle rencontre internationale. Notre reconnaissance va ainsi, selon l'ordre de leur intervention, au président Jean-Robert Pitte (de l'Institut), à Dominique Bourel (Centre Roland Mousnier, CNRS), Maurice Aymard (Maison des sciences de l'Homme, Paris), Bernard Cottret (Université de Versailles Saint-Quentin), Bernard Garnier (Centre d'histoire quantitative, Caen), Reynald Abad (Centre Roland Mousnier, Université Paris-Sorbonne), Daniel Roche (Collège de France) et à celui qui, depuis des années, a suivi et édité les œuvres d'Emmanuel Le Roy Ladurie : Denis Maraval qui signe aussi la postface de ce présent recueil. Enfin, nous ne saurions oublier Xavier Labat Saint Vincent qui a contribué, par ses relectures, à préparer l'édition de ces actes.

DEUXIÈME PARTIE

Autour des Platter

COOL BRITANNIA (1599)
POÈTE, MÉDECIN, ET JULES CÉSAR À LONDRES

René Weis
University College London¹

Dans les annales du théâtre anglais le témoignage que Thomas Platter junior nous a laissé de ses deux visites aux théâtres de Londres en 1599, le Globe de Shakespeare, et un autre théâtre dans le bourg de Bishopsgate, est de première importance.

Platter nous communique une richesse de détails, presque uniques, sur la vie des théâtres de l'époque et aussi sur les sports sanguinaires, ces combats de taureaux et d'ours si populaires qui se déroulaient juste à côté des célèbres théâtres sur la rive sud de la Tamise, en face de la grande cathédrale gothique de Saint-Paul².

- ¹ Je voudrais dire ma très grande dette envers Monsieur Emmanuel Le Roy Ladurie qui m'a inspiré avec ses magnifiques ouvrages sur Montaigne, le climat, et l'histoire. Il va sans dire que toutes mes citations proviennent du magistral troisième volume sur les Platter issu de la collaboration entre E. Le Roy Ladurie et F.-D. Liechtenhan, *L'Europe de Thomas Platter : France, Angleterre, Pays-Bas (1599-1600). Le siècle des Platter III*, Paris, Fayard, 2006.
- ² Entre autres témoignages il faudrait mentionner particulièrement celui de John Manningham qui a vu la pièce *Twelfth Night* dans la Grande Chambre de Middle Temple, le jour de la Chandeleur, le 2 février 1602. Le témoignage de Manningham est bref comme celui de Platter au sujet du Globe. Aussi, en retournant de Whitehall à son auberge dans Mark Lane, Platter nous confie, « je suis tombé sur deux collèges ou écoles de droit, ornés de beaux jardins » (p. 363). Du parcours effectué par Platter pour passer de Whitehall à Mark Lane, allant de l'ouest vers l'est, on peut déduire qu'il s'agit sans doute, comme le notent Le Roy Ladurie et Liechtenhan, des temples Middle Temple et Inner Temple. Shakespeare avait des liens avec le Middle Temple – des membres de sa famille y séjournaient comme étudiants – et le Great Hall est toujours le lieu péripatétique de représentations de Shakespeare. Aussi Platter a-t-il effleuré encore un autre théâtre Shakespearien quand il a rendu visite à « Milord Cobham, à Blackfriars Road ». En effet, très près de la résidence de Cobham se trouvait le Blackfriars theater, ancien réfectoire des moines avant la dissolution des monastères. Cet espace avait été acquis par la troupe de Shakespeare pour jouer mais une pétition des résidents de ce quartier sélect y fit obstacle jusqu'en 1608. C'est le père de Lord Cobham, hôte de Platter ce jour-là, qui en tant que Lord Chamberlain insista pour que Shakespeare substitue le nom de Falstaff à celui d'Oldcastle dans les deux pièces *Henry IV*, parce qu'Oldcastle était un ancêtre des Cobham. En ce qui concerne les autres visites au théâtre, contemporaines de celles de Platter, il faut encore se référer au journal de Simon Forman, médecin charlatan et séducteur par excellence, qui nous a laissé des rapports fort détaillés sur *Macbeth*, *Cymbeline*, et *The Winter's Tale*, pièces qu'il a toutes vues en avril 1611 au même Globe que Platter.

Platter est arrivé par bateau de Gravesend à Londres vers deux heures de l'après midi le samedi 18 septembre (nouveau calendrier). Il est resté un mois, jusqu'au 20 octobre. Lui et ses collègues ont logé dans « l'auberge la Fleur de Lys d'un français Monsieur Briard », à Mark Lane près de la tour de Londres. Les Briard étaient probablement de souche huguenote, des réfugiés après le massacre à Paris de la Saint-Barthélémy du 23 août 1572, comme d'ailleurs la famille Mountjoy auprès de laquelle Shakespeare logeait en 1602³.

192

C'est là que tout le monde débarqua, avant le grand pont de Londres, London Bridge, plus large et splendide que ne l'est le Ponte Vecchio à Florence mais du même genre, avec des magasins, une chapelle, des tours et partout des maisons de luxe. Au milieu du pont, qui va du nord au sud, une des tours était surmontée de têtes de traîtres, spectacle grotesque comme mise en garde certes, mais surtout une distinction pour les grandes familles nobles : noblesse oblige veut dire, comme un Platter mystifié nous le raconte, que vos ancêtres visaient si hauts qu'ils aspiraient à la couronne du royaume, même si cela leur coûtait la tête⁴ !

Platter était épris de Londres, ville magnifique, comme on le voit d'ailleurs sur les panoramas de van den Wyngaerde (1544), Claes Visscher (1616), et Wenceslaus Hollar (1647) : ils ont préservé des vues du Londres médiéval et du temps de Shakespeare avant le grand feu de 1660 qui a détruit presque tout le vieux centre de la ville et surtout la cathédrale gothique de Saint-Paul, l'église la plus imposante de l'Angleterre, ressemblant à celles de Canterbury et Salisbury.

Le texte de Platter est le plus détaillé sur le Londres de l'époque à l'exception du *Survey of London*, inventaire et commentaire, rue par rue, quartier par quartier, de John Stow (1598, 1603). Et il est d'autant plus intéressant que Platter était fasciné par les moeurs des étrangers. Le fait que Platter ait « emprunté » à des guides de Londres et sur l'Angleterre, certaines généralités qui figurent dans son journal concernant par exemple,

3 Un ami de Shakespeare, de Stratford-upon-Avon, éditeur et imprimeur de ses poèmes *Venus and Adonis* et de *Rape of Lucrece*, était Richard Field qui travaillait pour la maison Vautrollier, des réfugiés huguenots. Les Vautrollier-Field publièrent, entre autres, les *Chroniques* de Holinshed, les *Vies* de Plutarque et les *Métamorphoses* d'Ovide, trois des livres préférés de Shakespeare. Au sujet de Shakespeare et de sa famille française à Londres, les Mountjoy, voir Charles Nicholl, *The Lodger: Shakespeare on Silver Street*, London, Penguin, 2008.

4 « Ils vous montrent les têtes de leurs ancêtres érigées sur le pont. Ils s'imaginent que la considération qui les entoure eux, en tant que progénitures, ne manquera point d'être accrue de ce fait. Puisque aussi bien leurs aïeux apparaissent de la sorte comme ayant été de si haut lignage qu'ils avaient pu convoiter la couronne » (p. 352).

les rivières de l'Angleterre, ou les fauves dans la Tour, ou encore certains détails topographiques, ne change pas grand-chose quant à la valeur ou la fiabilité de ses témoignages sur les combats d'ours et de taureaux et, très près de là, sur le théâtre de Shakespeare⁵.

Pour passer la Tamise, Platter n'a pourtant pas emprunté le célèbre pont ; on ne pouvait guère bouger dessus à cause des embouteillages. Il a fait comme les autochtones :

On préfère traverser le fleuve sur des petites barques [...]. Ces bateaux sont joliment ornés de tapis et de coussins brodés, cousus aux bancs. On y est confortablement assis [...]. Nombreuses parmi ces barques sont celles bâchées en dessus, spécialement par temps de pluie ou de soleil brûlant. (p. 351)

Platter nous raconte comment ces barques se garent et assurent une circulation permanente sur la Tamise : ce sont les taxis du Londres de Shakespeare. Les barques et les théâtres jouissaient de ce bénéfique réciproque parce que la plupart des clients des spectacles de *Bankside* venaient de la rive nord au cœur de la capitale. Quand la peste fit clore les théâtres, ces mêmes passeurs signaient une pétition soumise au *Privy Council* pour relancer les spectacles aussitôt que possible parce que leur survie économique dépendait d'un théâtre en plein essor. Lors de son séjour, Platter qui visitera, entre autres, et hors de Londres, Hampton Court, Windsor, Eton, Oxford, et Woodstock, visite les grands sites de la capitale, la cathédrale de Saint-Paul, la Tour, London Bridge, Whitehall, Westminster, mais surtout il se rend dans deux théâtres différents : au Globe, dans le quartier marécageux de *Bankside*, et dans une autre maison, à *Bishopsgate*, près du site actuel de la grande gare de Liverpool Street station, non loin de Mark Lane où Platter logeait. « Tous les jours », remarque-t-il, « à partir de deux heures de l'après-midi, on joue deux comédies, quelquefois trois, dans des lieux différents. Compétition et moquerie ! C'est pour que chacun tâche de faire la nique à l'autre, et que le meilleur gagne ! C'est le théâtre où l'on joue le mieux, qui attire le plus de spectateurs » (p. 363).

C'est par sa deuxième visite que je propose de commencer : elle est beaucoup plus révélatrice et détaillée quoiqu'évidemment infiniment moins intéressante que sa visite au Globe justement à cause de Shakespeare. « selon mes souvenirs, dit Platter, ça [le second théâtre] devait se situer à la Porte-Évêque [*Bishopsgate*] »

5 Voir à ce sujet Clare Williams, *Thomas Platter's Travels in England 1599*, London, Jonathan Cape, 1937, qui note ses « empreints » sans gêne apparente, et *ex post facto*, à des sources et récits d'autres voyageurs en Angleterre comme, par exemple, Frederick de Wirtemberg, Sebastian Münster ou Braun et Hogenberg, au cours des six années qui séparent sa visite de 1599 de l'écriture finale de son journal.

(p. 363). Cette maison de spectacles était en toute probabilité le Curtain, à la jonction aujourd'hui, de Curtain Road, qui existe toujours, et de Hewett Place⁶.

Le Curtain est célèbre dans les annales du théâtre anglais. En effet, on dit que s'y serait probablement donné la première de *Roméo et Juliette*, à cause justement des *curtain plaudits* pour *Roméo et Juliette* dont parle John Marston, dramaturge contemporain de Shakespeare, dans un poème satirique, *The Scourge of Villainy* en 1598. À ce moment-là *Roméo et Juliette* était une pièce récente, écrite pendant l'hiver 1596-1597. Et il semble que la troupe de Shakespeare jouait régulièrement au Curtain, à une centaine de mètres du « Theater », le premier grand théâtre public de Londres, quand ce dernier cessa de jouer en 1596 et avant l'ouverture du Globe. Si cela est en effet le cas, alors il est tout à fait possible que Platter ait vu la troupe de Shakespeare, *The Lord Chamberlain's Men*, jouer à deux reprises.

194

De toute cette visite, Platter nous laisse un rapport beaucoup plus détaillé que sur *Jules César* au Globe. Il est question d'une autre pièce de théâtre, non-identifiée. C'était une comédie de mœurs basée sur des stéréotypes nationaux. Platter parle d'un « spectacle, d'une comédie ; ils y présentaient des nations de toutes sortes : entre elles et un Anglais, il y avait combat pour avoir une fille ». C'était toujours l'Anglais qui l'emportait « à l'exception d'un Allemand, qui obtenait la fille en tant que trophée de sa lutte ». Après il s'est saoulé et endormi avec son valet. C'est alors que l'Anglais lui vole sa fille : « Au tour du Teuton d'être dupé ! », remarque Platter (p. 363). La compétition internationale pour une jeune femme rappelle vaguement le jeu infligé dans le *Marchand de Venise* de Shakespeare (datant de 1597) par Portia à ses prétendants, notamment le prince de Morroque, le prince de Naples, Monsieur Le Bon, un aristocrate français, le jeune baron anglais Falconbridge qui ne parle que l'anglais et que personne à Belmont ne comprend, le Lord écossais, le jeune Allemand, Duke de Saxe, qui boit tout le temps (tout à fait comme le bonhomme de la pièce à laquelle a assisté Platter), et puis le Vénétien Bassanio.

À partir de ce détail de la mise en scène donné par Platter on peut affirmer catégoriquement que cette pièce n'était pas de Shakespeare dont nous détenons presque toute l'œuvre, soit trente-neuf sur quarante œuvres, sauf

6 Le mot *curtain* évidemment signifie *rideau*, comme le rideau qui se ferme dans un théâtre après que la pièce est jouée. Dans le contexte du théâtre anglais de l'époque c'est source d'une certaine confusion parce que justement les théâtres à l'époque de Shakespeare n'avaient pas le rideau du *proscenium*, qui ne viendra que plus tard en Angleterre, avec la Restauration. On jouait sur une scène qui se prolongeait en effet au milieu des spectateurs et on jouait en plein jour.

la pièce *Cardenio*⁷. La pièce que Platter a vue est supposée perdue, et de fait introuvable dans les annales théâtrales de l'époque. En effet, beaucoup de pièces, presque la moitié, ont été perdues : il y a plusieurs registres officiels et aussi le célèbre Journal de Henslowe, propriétaire de théâtre et entrepreneur, où figurent environ 50 % de titres en plus des pièces qui nous sont parvenues⁸. Il y a tant de détails dans ce rapport sur la comédie de Bishopsgate, y compris quantité d'informations sur les prix variables des billets, les coussins à louer pendant les représentations, et les boissons et nourritures vendues pendant le spectacle.

Le matin du mardi 21 septembre 1599, quatre jours après son arrivée dans la capitale anglaise, Platter se rend à la cathédrale Saint-Paul à quelque 200 mètres de son logement. En bon protestant il est frappé du fait que les rituels de l'église anglicane ressemblent beaucoup à ceux de l'église catholique. À l'exception de la langue, tout lui semble presque pareil au « système papiste ». Il grimpe trois cents marches pour aller sur le toit de l'église : « Depuis cette hauteur, j'ai pu contempler dans les meilleures conditions le panorama tout entier de Londres, une ville étroite et longue s'il en fût jamais » (p. 374).

Se tournant vers le côté sud, Platter avait une vue d'ensemble de Bankside où se trouvaient, en 1599, une arène pour des combats de taureaux et d'ours et surtout trois théâtres. Passant de l'est à l'ouest, de London Bridge à Westminster, il y avait le Globe (1599), puis à une vingtaine de mètres, le Rose (1587), le théâtre ancien du quartier, et la propriété de l'entrepreneur Philip Henslow, directeur de théâtres, d'acteurs, de bordels, et aussi greffier assidu d'un registre, digne de Platter, consignait ventes et achats d'accessoires de théâtre. Il était le beau-père d'Edward Alleyn, la vedette des pièces de Marlowe (notamment le rôle de Tamburlaine). Finalement il y avait aussi le Swan (1596), théâtre dont le plan servit d'inspiration pour le troisième Globe (Globe 3 : 1997-), celui qui se trouve à Londres en ce moment quoique

7 Très récemment (mars 2010), la série Arden Shakespeare Third publia *Double Falsehood*, une pièce écrite par Lewis Theobald dérivée de la pièce perdue *Cardenio* de Shakespeare, elle-même inspirée de *Don Quixote* de Cervantes. Une autre pièce souvent considérée comme perdue, *Love's Labour's Won* (la partenaire de la célèbre pièce de jeu d'esprit, *Love's Labour's Lost*), pourrait bien être connue sous le titre de *Taming of the Shrew*, qui date plus ou moins de la même période.

8 De même avec Shakespeare dont nous avons l'œuvre presque complète essentiellement grâce au *Premier Folio* de 1623, publié comme livre de luxe commémoratif six ans après sa mort par le syndicat Folio (sous la direction de deux de ses amis, John Heminge et Henry Condell). Si le *First Folio* n'avait pas été édité, seuls dix-huit, c'est-à-dire moins de la moitié des pièces de Shakespeare auraient survécu, in-quarto. Parmi ses chefs-d'œuvre, resteraient entre autres méconnus, *Comedy of Errors*, *Julius Caesar* (!), *Henry V*, *Macbeth*, *Antony and Cleopatra*, ou *Tempest*.

situé à une centaine de mètres à l'ouest et au nord de ses ancêtres de 1599 (Globe 1) et de 1614 (Globe 2)⁹.

La vue panoramique (et anachronique) produite par Hollar nous montre le Globe et l'arène pour les combats des animaux. Les deux arènes ont été inversées par erreur due au fait que sa carte de Londres est retracée de mémoire à partir d'esquisses qu'il a exécutées plusieurs années auparavant. La vue de Hollar sur Bankside est conçue depuis la tour de l'église de Sainte-Mary Overy (elle est toujours au même endroit et contient la dépouille mortelle du frère cadet de Shakespeare), située sur la gauche, c'est-à-dire au sud-ouest de London Bridge, directement à l'endroit où se trouvent actuellement la Tate Modern et la Millennium Bridge, cette dernière donnant au sud de la cathédrale. Encore faut-il préciser que le théâtre que l'on aperçoit sur la carte de Hollar n'est pas le Globe où Platter a vu *Jules César*, mais son successeur, le deuxième Globe, qui fut érigé en 1614 après l'incendie qui détruisit le premier Globe de 1599. Platter parle d'une « maison couverte en chaume » et le théâtre de Hollar évidemment n'a pas de toit en chaume ; sa vue panoramique datée de 1647 nous montre donc la capitale postérieurement à 1614. Le Globe sur la carte, quoiqu'au même endroit que celui où Platter a vu *Jules César*, est bien le deuxième Globe de 1614 érigé après l'incendie causé par des étincelles pendant la représentation de *Henry VIII* (issue de la collaboration de Fletcher et de Shakespeare) et qui réduisit en cendres le beau théâtre en l'espace de deux heures¹⁰.

196

Après la visite de Saint-Paul, Platter et ses amis mangent et vont au théâtre qui à cette époque jouait de deux heures à quatre ou cinq heures de l'après-midi, six jours sur sept, à l'exception du dimanche :

Le 21 septembre [c'est-à-dire le 11 septembre 1599 dans le calendrier anglais utilisé par Shakespeare qui marque dix jours de retard], ayant terminé le casse-croûte, nous nous sommes embarqués vers deux heures de l'après-midi. Avons traversé la Tamise, mes amis et moi. Dans une maison couverte en chaume, on donnait la tragédie du premier empereur Jules César. Il y avait là une quinzaine d'acteurs qui jouaient avec beaucoup de talent. Quand la pièce fut terminée, ils

9 Le Swan fut dessiné par le voyageur néerlandais Johannes de Witt, un dessin aujourd'hui perdu, mais dont une copie réalisée par son ami Arend van Buchel subsiste dans les archives de l'université d'Utrecht. Le Rose donnait toujours des représentations à l'époque de Platter mais l'ouverture du Globe à vingt mètres de là, allait marquer sa fin : la troupe déménageait au nord de la City et vers 1606 le Rose fut démoli. Hollar ne l'a jamais vu ; en 1989 le site du Rose fut redécouvert et préservé comme patrimoine historique bien qu'au-dessous d'un nouveau bâtiment érigé en 1989.

10 Juste avant l'entrée du roi Henry VIII il y a dans le texte l'indication scénique : *Drum and trumpet; chambers discharged*, pour annoncer son arrivée. Il paraît que ce fut la cause des étincelles qui ont mis fin à cet édifice glorieux qui avait connu les premières, entre autres, de *Jules César*, *Hamlet*, *Othello*, *King Lear*, *Macbeth* et *Antony and Cleopatra*.

dansèrent, selon leur coutume, de façon très gracieuse. L'effectif était toujours le même : soit deux danseurs mâles, et deux autres *idem*, mais déguisés en femmes. Merveilleux ballet qu'ils dansaient les uns avec les autres.

La « maison couverte en chaume » est le Globe *Theater*. Le 16 mai 1599 on l'appelait « *de novo edificata* », c'est-à-dire érigé récemment. Il fut en effet construit sur une période d'environ trois à cinq mois, phénix naissant des poutres démolies puis rassemblées du *Theater*¹¹. Ce qui est frappant immédiatement dans ce court récit d'une visite au Globe, c'est qu'en comparaison avec son discours sur la comédie (une farce peut-être ?) de Bishopsgate et les combats d'ours et de taureaux, il ne nous confie pas grand chose. Évidemment, et surtout, c'est à cause de la langue : comme Racine, Molière, ou Corneille, Shakespeare c'est la langue, mais Platter ne parle pas l'anglais¹².

Qu'il soit fait référence à la pièce *Jules César* de Shakespeare – plutôt qu'à une autre sur ce même thème – est évident. Pas seulement parce qu'elle était la pièce la plus célèbre au sujet de César et datant justement de 1599 – autrement dit, l'écriture de la pièce et le nouveau théâtre coïncident avec l'année de la visite de Platter – mais Platter parle aussi « d'une quinzaine d'acteurs qui jouaient avec beaucoup de talent ». *Jules César* de Shakespeare utilise précisément entre treize et seize acteurs pour interpréter tous les rôles parce que dans le théâtre élisabéthain de l'époque les mêmes acteurs assumaient également les rôles secondaires.

Les personnages principaux de la pièce sont Marcus Brutus, le rôle principal (c'est d'ailleurs la vie de Brutus, et non celle de César, qui sera l'un des objets biographiques de Plutarque), Jules César (qui est assassiné dans le troisième acte et qui disparaît donc de la pièce en dehors d'une brève réapparition au quatrième acte comme spectre hantant Brutus dans sa tente avant la bataille de Philippi), Marc Antoine, Cassius, Casca, Octavien, Cicéron, et surtout les épouses, Calphurnia, femme de César, et Portia, épouse de Brutus et fille de Cato Uticensis, un célèbre stoïcien. Platter connaissait évidemment l'histoire de l'assassinat de Jules César suite au complot de Brutus et Cassius – c'était là une des histoires du monde ancien les mieux connues. La mort de César, sa fameuse adresse à son favori au moment de la mort (dans la pièce de Shakespeare : « *Et tu Brute – Then fall Caesar!* »), Platter ne trouve pas nécessaire d'en parler. C'est

11 Au sujet de la naissance du Globe, une véritable résurrection s'est opérée à partir des matériaux du *Theater*, démonté par la troupe et transporté dans un chantier pour être rebâti : voir James Shapiro, 1599: *A Year in the Life of William Shakespeare*, London, Faber, 1599.

12 Platter se plaint un peu de la culture monolingue anglaise, notant que ses compagnons et lui « nous ne comprenions rien de ce que les autres convives [indigènes] nous racontaient; le latin, le français, l'espagnol n'étant d'aucune utilité » (p. 356).

seulement si Shakespeare avait changé radicalement l'histoire qu'il aurait eu des raisons d'y faire référence. Ce qu'il a très bien compris, c'est que la pièce traite des problèmes de la liberté, du danger causé à la *res publica* par les ambitions de César. C'est un thème fondamental de l'œuvre : Brutus nous confie dans un monologue que ce n'est pas l'homme César qu'il veut détruire mais les idées que César représente, pas ce que César a fait mais ce qu'il pourrait accomplir en tant que tyran à l'avenir. Et voilà la raison pour laquelle Platter parle du « premier empereur Jules César » alors que ce n'était pas César mais son fils adoptif qui sera empereur.

198

Ne comprenant rien à la langue il affirme toutefois que les acteurs jouaient bien. À cette époque le personnel de la *Lord Chamberlain's Men* comprenait, bien sûr, Richard Burbage et Will Shakespeare, mais il y avait aussi le clown troubadour Robert Armin – il chante dans *As You Like It* et *Twelfth Night* – et les confrères du *Premier Folio*, Heminge et Condell¹³. Pour Platter, d'une certaine façon la pièce devrait être un ballet ou un spectacle de marionnettes. On a beaucoup parlé dans la littérature scientifique sur Shakespeare de ce témoignage unique de Platter, mais on n'a rien dit au sujet de la danse qui conclut cette pièce. Ces danses étaient traditionnelles, et largement employées, à cette époque : ainsi, après le spectacle de Bishopsgate, Platter remarque encore : « À la fin, ils ont très joliment dansé, en style d'Angleterre et d'Irlande » (p. 363). Les pièces de théâtre étaient des représentations pour faire plaisir et la danse signalait l'harmonie, une catharsis un peu différente il est vrai de celle dont parle Aristote dans le chapitre VI de *Poetics* mais quand même, sinon une purgation achevée, au moins une synthèse. La danse à la fin de *Jules César* – elle ne figure pas dans le texte – concerne deux hommes et deux femmes, ou plus exactement, comme le précise Platter, des danseurs mâles « mais déguisés en femmes ». Si Shakespeare jouait en effet le rôle de César – une hypothèse déduite de ce que l'on sait des rôles qu'il a pu interpréter à l'époque, notamment le Père revenant de Old Hamlet, le vieux Adam dans *As You Like It*, Bolingbroke, le père de Henri IV, dans *Henry IV 1 & 2* –, il aurait dès lors lui-même dansé avec sa femme, Calphurnia.

Cette fin *hors-pièce* de *Jules César* rappelle d'une certaine façon la conclusion de *Henry V*, autre pièce martiale datant aussi de 1599. Une œuvre qui ne déroule pas dans un univers classique mais, au contraire, dans un monde chrétien et franco-anglais, nous offrant une réflexion profonde sur les limites du pouvoir royal dans le contexte de la légitimité d'une guerre lancée par Henry V. Le dernier acte de *Henry V* (interprété d'une façon inoubliable par Laurence

¹³ La liste des acteurs principaux dans le *Folio* de 1623 compte vingt-six noms et couvre une période de vingt-cinq ans à partir de 1590.

Olivier et Renée Asherson dans le film *Henry V* de 1944) est pure comédie romantique quand Henry d'Angleterre et Catherine de France se parlent en *français*. La pièce martiale se termine dans l'harmonie d'un mariage entre une France féminine et une Angleterre masculine. La danse du quatuor qui complète *Jules César*, serait-elle du même genre ? Et encore une danse où, paraît-il, on changea de partenaires : les couples César-Calphurnia + Brutus-Portia en « [m]erveilleux ballet qu'ils dansaient les uns avec les autres » ! Peut-être César finit-il par danser avec Portia et Brutus avec Calphurnia, un rétablissement symbolique de l'ordre naturel par la musique et le ballet ?

Il y avait eu, il est vrai, de la trahison dans la pièce de *Jules César*, mais maintenant tout allait bien de nouveau, entre amis acteurs. Comme le dit Puck dans l'épilogue à la fin du *Songe d'une nuit d'été*, « Si nous vous avons offensés, / Ombres légères que nous sommes, / Qu'il vous suffise de penser / Que vous n'avez fait qu'un doux somme ; / Que notre thème, faible, oiseux, / N'avait pas plus de sens qu'un rêve »¹⁴.

Ces deux pièces, *Henry V* et *Jules César*, étaient les deux premières du nouveau théâtre, le Globe de Bankside. En se rendant au Globe, Thomas Platter évidemment voulait se divertir comme tout le monde et les théâtres professionnels de Londres, dans des maisons spécialement construites et luxurieuses, étaient « *big business* » : le Swan, par exemple, qui était à peu près de mêmes dimensions que le Globe, abritait 3 000 personnes ! (la grande salle de l'Opéra Bastille à Paris en 2010 contient 2 700 places), autrement dit, le théâtre était quelque chose d'exceptionnel. Il n'y avait rien d'équivalent en Europe.

Comme touriste avidement énergique, Platter a tout fait. Il est passé par le Globe probablement parce qu'on lui avait dit que c'était un *must see*, cette nouvelle maison où l'on jouait des pièces d'un grand dramaturge. En 1599, Shakespeare, connu sous le nom de Will Shakespeare, alors âgé de 36 ans et ressemblant probablement à l'image qu'en donne *le Folio* de 1623¹⁵, était l'auteur dramatique le plus célèbre dans la capitale anglaise : il était riche, propriétaire

14 William Shakespeare, *Œuvres Complètes, Comédies*, trad. Jean Malaplate et alii, Paris, Robert Laffont, 2000, t. I.

15 La gravure du *Folio* de 1623 est authentifiée par l'ami de Shakespeare, Ben Jonson, dans un petit poème (*To the Reader*) en regard de l'image : « *This figure that thou here seest put / It was for gentle Shakespeare cut, / Wherein the graver had strife / With nature to out-do the life ...* ». Autrement dit, ceci est Shakespeare, mais, poursuit Jonson, quoique l'image soit très bien faite l'esprit de Shakespeare défie cette forme de représentation et ne peut être trouvé que dans ses œuvres. On a beaucoup parlé de cette image et, de l'avis unanime des spécialistes, elle nous montre Shakespeare à l'époque de Hamlet, à l'âge de 37 ans, c'est-à-dire à peu près le Shakespeare qu'a vu Platter en 1599. En effet, on sait à partir de certains documents du St. John's College Cambridge, vers 1601 – un cycle de pièces de théâtres académiques, les *Parnassus Plays* –, que des images de *Shakespeare comme vedette* circulaient dans l'université.

d'une magnifique maison dans sa ville natale de Stratford (dans les archives de la ville elle est appelée *domus* plutôt que *tenementum*, la seule maison distinguée de cette façon), et déjà on vendait dans le quartier des librairies de Londres (surtout dans Pater Noster Row, une ruelle contournant la cathédrale de Saint-Paul) ses pièces sous forme d'in-quarto portant, en guise d'appât, son nom au frontispice¹⁶.

200

Dans son petit livre sur le voyage anglais de Platter, Clare Williams trouve qu'il y a une certaine ironie du sort dans le fait que Platter soit passé par Londres en 1599 sans jamais se rendre compte qu'à ce moment, en vérité, vivait dans cette même ville un des hommes les plus doués de toute l'histoire de l'humanité. Quelle perte : le pauvre Platter n'en savait rien. Aurait-il pu imaginer que ce ne serait pas la reine Élisabeth, ni ses conseillers ultra-puissants, Cecil père et fils, ou le grand Earl of Essex, mais un des humbles acteurs-serviteurs qu'il allait voir cet après-midi au Globe, qui serait la raison de l'intérêt de tant de gens pour la période élisabéthaine et même, un jour lointain, pour son propre journal ? Évidemment nous ne saurons jamais si Shakespeare jouait lors de cette représentation du 21 septembre 1599, mais à moins qu'il ait souffert de la grippe, ou ait été autrement malade, nous pouvons presque être sûrs qu'il était en effet présent. Shakespeare n'était pas seulement écrivain mais aussi acteur, ce qui à l'époque élisabéthaine était fréquent (mais pas systématique : Marlowe, semble-t-il, ne joua pas). En effet on trouve le nom de Shakespeare sur deux listes d'acteurs pour des pièces de Ben Jonson. D'après celles-ci, Shakespeare jouait dans *Every Man in His Humour* en 1598 – une année avant la visite de Platter – et dans *Sejanus* en 1603, à l'époque où lui-même écrit *Othello*. Aussi, dans le *Premier Folio* des œuvres de William Shakespeare publié en 1623 par ses acteurs et amis, Henry Condell et John Heminge, la liste des « noms des acteurs principaux dans toutes ces pièces » commence par William Shakespeare, suivi de Richard Burbage, John Heminges et d'autres ; 26 noms, couvrant une période de plus de 20 ans dans la vie de la troupe.

Le brave Platter, si avide de connaître le monde et les choses, ignorait ce jour-là, pendant une visite plutôt banale au théâtre, peut-être même ennuyeuse parce qu'il ne comprenait rien à ce qui se disait sur scène, qu'il avait effleuré le visage de l'histoire d'une façon inimaginable. L'histoire, ou le sort, lui avait fait

¹⁶ La moitié des œuvres dramatiques de Shakespeare parurent en in-quarto, c'est à dire comme petits livres qui reproduisaient des versions parfois peu fiables des pièces de Shakespeare. En tout cas, la troupe n'avait pas grand intérêt à publier les manuscrits parce que cela les rendait vulnérables au piratage par les troupes rivales. À partir du deuxième in-quarto de *Richard II* (1598), le nom de Shakespeare figure dans ces livres ; à cette époque sa renommée est telle qu'elle fait vendre ces ouvrages.

un don exceptionnel, une rencontre probable avec William Shakespeare qui serait un jour l'écrivain le plus célèbre du monde. Évidemment pour savourer ce don, encore eut-il fallu que Platter en soit conscient, ce qui était impossible. Et même si Shakespeare n'a pas joué ce jour, sa troupe était déjà légendaire dans la capitale. Il est possible que Platter et ses compagnons soient partis pour la deuxième pièce à Bishopsgate parce que la même troupe jouait au Curtain, leur maison de transition jusqu'à 1599.

Ou bien il est allé au Curtain parce qu'il voulut tout faire. Comment expliquer autrement sa visite, toujours du côté sud de la Tamise pour assister aux combats d'ours et de taureaux ? Il dépeint ce monde de façon magistrale : détail superbe sur ces sports sanguinaires caractéristiques de l'époque, il parle des différents ours et nous dit qu'à un certain moment on « faisait entrer un vieil ours aveugle » qui arrive à dénouer la corde qui l'attachait au poteau : c'était là probablement Harry Hunks, en effet vieux et aveugle (d'autres s'appelaient George Stone et Ned Whiting) qui était l'un des héros de ce monde gladiatorial et interlope ; héros qui avaient leurs supporters dans la foule des spectateurs. Pendant sa visite au Bear Gardens, Platter assista aussi à un combat entre un taureau blanc et un seul dogue. Il commente :

C'est avec ce genre d'amusements, et bien d'autres distractions encore, que les Anglais passent le temps. Ils apprennent dans les théâtres, en assistant aux comédies, ce qui se passe ailleurs, dans les pays étrangers. Ils se rendent sans appréhension à de tels spectacles, les femmes aussi bien que les hommes. Il faut dire que les habitants de l'Angleterre voyagent peu, en règle générale, au-delà de leur île ; mais ils se divertissent à s'informer, chez eux, de ce qui se fait à l'étranger, et c'est ce qui les amuse. (p. 376)

Il est très probable que Platter ait vu William Shakespeare cet après-midi du mardi 21 septembre 1599. On peut se demander, en revanche, si dans ce théâtre en plein air où tout le monde, acteurs aussi bien que spectateurs se voyait, Shakespeare aperçut un petit groupe de touristes Suisses parmi le public. En tout cas, la place de Thomas Platter dans l'histoire du théâtre anglais est assurée, grâce à Shakespeare mais surtout parce qu'il nous a laissé dans son journal un trésor inestimable, un récit qui nous transporte dans le monde de son fameux contemporain de sorte que nous pouvons presque le rejoindre dans son univers.

POSTFACE

Denis Maraval

Il n'est pas très facile de succéder à la crème des historiens réunis par Francine-Dominique Liechtenhan pour rendre hommage à Emmanuel Le Roy Ladurie. Une postface de ma part peut sembler incongrue, puisqu'un éditeur a plutôt vocation à rester dans l'ombre qu'à se faire valoir lui-même. J'ai donc été tenté d'abord de décliner l'offre de conclure ce volume et d'esquiver un pari en plus : tenir compte de trois générations de chercheurs. Comment ne pas faire de jaloux ?

Comme Dominique insistait et comme j'éprouve pour Emmanuel Le Roy Ladurie une affection qui ne nuit en rien à l'admiration, j'ai fini par accepter, à la condition que je n'aurais à produire qu'un témoignage qui pourrait apporter un peu de lumière sur l'homme et son « fonctionnement » : il est vrai que le métier d'éditeur n'est pas, là-dessus, le plus mauvais poste d'observation...

Je vais donc égrener quelques souvenirs et anecdotes qui me paraissent exemplaires.

Comme tout étudiant d'histoire, j'avais lu une partie des *Paysans de Languedoc* où j'avais observé que l'érudition n'était pas nécessairement aride et qu'elle pouvait donner à penser voire à rêver... *L'Histoire du climat depuis l'an mil* avait été l'un des deux ou trois livres qui m'avaient montré à quel point « l'histoire batailles » et « l'histoire politique » pouvaient paraître pauvres comparées aux voies inédites que pouvait ouvrir la « nouvelle histoire ». Plus tard, alors que j'étais un jeune éditeur, j'avais été émerveillé (et très envieux) du fabuleux succès de *Montaillou* : il m'avait enseigné une chose, que l'excellence de l'historien et de son travail ne s'opposaient pas au succès, bien au contraire. Je n'ai, depuis lors, jamais changé d'avis, car cette maxime s'est pour moi constamment vérifiée durant les 25 années où j'ai dirigé les collections chez Fayard.

Lorsque je suis entré dans cette maison en 1985, une belle surprise m'attendait : Claude Durand avait signé un contrat avec... Emmanuel Le Roy Ladurie pour ses projets sur les Platter. Les livres ne sont pas venus tout de suite, BN (pas encore BnF) oblige, mais ils ont été écrits jour après jour, et j'ai fini par publier une quinzaine d'ouvrages de l'illustre historien, pour certains sur des sujets tout à fait inattendus. Cela fait de Fayard l'éditeur principal de

l'un nos plus féconds auteurs : trois volumes relatifs aux Platter, quatre sur le climat, le grand travail sur Saint-Simon et la Cour, le volume *Ouverture, société et pouvoir* [...] dans l'histoire, la suite des écrits de Pierre Prion, etc., etc. Ce traitement de faveur qu'il nous a réservé, nous ne l'avons pas obtenu en le couvrant d'or au moyen d'à-valoirs élevés – ce qui pourtant aurait été justifié ces livres se vendent très bien ici comme à l'étranger – mais juste parce que nous avons noué au fil des années un très fort lien de confiance et d'amitié. Emmanuel est en effet, sur le plan des relations humaines aussi, un homme de la longue durée ; il ne se laisse pas apprivoiser facilement, car il est très attaché à sa liberté. Il faut avoir avec lui un commerce au long cours, lui consacrer du temps et ne jamais lui prêter une oreille distraite, car il y a toujours quelque chose à saisir derrière des propos en apparence sinueux et décousus ou encore portant sur des sujets à très long terme. Il faut aussi savoir que c'est un esprit universel et insatisfait. Pour notre plus grand bonheur, il n'estime jamais une recherche ou une enquête closes ; ses dossiers restent ouverts en permanence. Une anecdote : le comportement obscurantiste des grands médias lors de la tempête de décembre 1999, qui n'avaient pas même pensé à interroger un historien pour savoir si cet événement avait ou non des précédents, m'a conduit à interroger Emmanuel là-dessus et m'apercevoir qu'il continuait à nourrir un dossier « Climat » depuis les années 1960. Notre conversation m'a montré que le sujet le passionnait toujours et qu'il serait partant pour une nouvelle aventure éditoriale sur l'histoire du climat. Résultat dix ans plus tard : quatre livres et bientôt cinq qui ont entièrement fondé une discipline aujourd'hui indispensable aux sciences dites dures et propre à éclairer les débats sur le réchauffement.

Emmanuel est aussi l'opposé de l'historien spécialisé rigoureusement dans une époque, dans un espace et dans une approche et/ou dans une méthode. Tantôt, il estime que c'est le politique qui prime (*L'État royal*), le religieux et le social (*Montaillou*) qui l'emportent, ou encore le système des représentations qui comptent le plus (*Saint-Simon ou le Système de la Cour*). De la même façon, il refuse l'enfermement chronologique, ce qui donne les magnifiques résultats que vous connaissez tous. C'est le corollaire de l'ouverture permanente des dossiers. Cette générosité intellectuelle, cette ouverture aux travaux des autres, cette curiosité toujours en éveil ont fait vivre un éditeur généraliste comme moi dans un climat d'ouverture enthousiasmant. Qui m'a fait connaître l'existence du livre de René Weiss sur les derniers cathares de Montaillou ? Nul autre qu'Emmanuel. Qui insiste pour que la contribution de tel ou tel collaborateur spécialisé soit bien mise en valeur sur la couverture des livres, au risque d'agacer l'éditeur qui préfère toujours mettre en avant exclusivement le nom d'un auteur célèbre ? Encore Emmanuel !

Une telle capacité à partager et à dialoguer, chez un homme capable de se mettre à l'allemand à 60 ans pour comprendre la très difficile langue de la famille Platter, de s'emparer de sujets où il y a parfois plus de coups à prendre que de lauriers à recueillir de la part des collègues, tout cela montre bien que nous avons affaire à un historien hors du commun d'une culture et d'une curiosité universelles. Là est le secret : Emmanuel Le Roy Ladurie donne et partage parce qu'il possède beaucoup.

TABULA GRATULATORIA

Maurice AGULHON	Vincent COUSSEAU
Paolo ALVAZZI DEL FRATE	Denis CROUZET
Ruedi ANKLI	Élisabeth CROUZET-PAVAN
Christian AUBRÉE	Sylvie DAUBRESSE
Martin AURELL	Paul DELSALLE
François AVRIL	Jean-Sébastien DUPUIT
Marie BARRAL-BARRON	Anne FAGOT-LARGEAULT
Françoise BAYARD	Yann FAUCHOIS
Anne-Marie BEAUGENDRE-SARTRE	Antoinette FAUVE-CHAMOUX
Lucien BÉLY	Madeleine FOISIL
Annick BERNARD	Joël FOUILLERON
Mauricette BERNE	Sylvie GRANGER
Jean-Michel BOELHER	Araceli GUILLAUME-ALONSO
Luca BONARDI	Bertrand HAAN
Didier BONDUE	Laurent HEYBERGER
Dominique BOUREL	Patrice HIGONNEL
Michel BOUVARD	Gregory JONES
Maurice BROUILLAUD	Dominique JULIA
Philippe BUSTANY	Robert KOPP
Leo CARRUTHERS	Gilbert LARGUIER
Philippe CHAREYRE	Francine-Dominique LIECHTENHAN
Nicole CORTES	Sophie LINON-CHIPON
Bernard COTTRET	Denis MARAVAL

Catherine MARTIN	Daniel ROUSSEAU
Remi MAUGIS	Jacqueline SANSON
Claude MAZAURIC	Robert SAUZET
Frédéric MEYER	Catherine SOUBEIROUX
Henri MICHEL	René SOURIAC
Jean-Marc MORICEAU	Jean-Claude THOMAS
François MOUREAU	Pierre TOUBERT
Jean NICOLAS	Marc VENARD
Andreas NIJENHUIS	Michel VERGÉ-FRANCESCHI
Élie PELAQUIER	René WEIS
Michel POPOFF	Anne ZINK
Francis RAIHLET	André ZYSBERG
Daniel ROCHE	
John ROGISTER	Bibliothèque de l'Institut de France
Jérôme ROJON	École nationale des chartes

TABLE DES MATIÈRES

429

Avant-propos	7
Francine-Dominique Liechtenhan	
Régions	11
Emmanuel Le Roy Ladurie	

PREMIÈRE PARTIE

LE CLIMAT, L'HISTOIRE ET LE CHIFFRE

Le climat au Moyen Âge : Italie du Nord, XI ^e -XIII ^e siècle	43
Luca Bonardi	
Climat et mortalité en France, de l'Ancien Régime à l'époque actuelle	53
Daniel Rousseau	
Climate Change: Observations, Projections, and General Implications for Viticulture and Wine Production	61
Gregory V. Jones	
Trente ans de nouvelle histoire anthropométrique (1979-2009) : esquisse d'un bilan	81
Laurent Heyberger	

DEUXIÈME PARTIE
AUTOUR DES PLATTER

Emmanuel Le Roy Ladurie, les guerres de Religion ou quelques lignes de force d'une pensée de l'histoire	99
Denis Cruzet	
Du rêve à l'Enfer : Érasme et Bâle	113
Marie Barral-Baron	
Fabrique et usages de l'image de Genève dans les écrits de Calvin	133
Nathalie Szczech	
L'œil du touriste à Marseille : de l'étudiant bâlois Thomas Platter (1597) au dominicain aventurier Jean-Baptiste Labat (1706)	155
André Zysberg	
430 Thomas Platter le Jeune à la découverte de la Catalogne	179
Bertrand Haan	
<i>Cool Britannia</i> (1599) : poète, médecin, et Jules César à Londres	191
René Weis	
Imaginer la boutique de la famille Mendès	203
Anne Zink	

TROISIÈME PARTIE
NOBLESSE ET SOCIÉTÉ

Le système de la Cour avant Saint-Simon : Le rang et le sang aux XII ^e et XIII ^e siècles	221
Martin Aurell	
Le secret et le public à la cour de France : un système de gouvernement	241
Lucien Bély	
Le duc de Choiseul et le « système de la Cour »	249
John Rogister	
Une histoire tirée par les cheveux. Le jour où Louis XIV décida de porter la perruque... ..	257
Joël Cornette	
Coups d'État féminins et hiérarchie de cour en Russie au XVIII ^e siècle	271
Francine-Dominique Liechtenhan	
Rêves et sommeil de la raison	289
Patrice Higonnet	

Utopie populaire et la désacralisation de l'image royale pendant la Révolution française 315

Ouzi Elyada

Conflits nobiliaires à la cour de France. Édition critique des *Réflexions et considérations* de Boulainvilliers contre le *Mémoire des formalités* de Saint-Simon (1713) 331

Diego Venturino

QUATRIÈME PARTIE

ITINÉRANCES

De Uppsala à Jérusalem : l'itinéraire de Frédéric Hasselquist (1722-1752) 375

Dominique Bourel

Le Grand-Justicier et l'*Arbre de justice* : considérations sur la « justice retenue » sous l'Ancien Régime 385

Paolo Alvazzi del Frate

Emmanuel Le Roy Ladurie en Italie. L'homme, l'historien et son œuvre 395

Andrea Martignoni

La perception de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie en URSS et en Russie ... 407

Pavel Ouvarov

Postface 423

Denis Maraval

Tabula gratulatoria 427

Table des matières 429

431

HISTOIRE, ÉCOLOGIE ET ANTHROPOLOGIE Table des matières

Le 19 juillet 2009, Emmanuel Le Roy Ladurie fêta son quatre-vingtième anniversaire dans l'intimité familiale. Pour ses amis, collègues et élèves, auxquels s'associa une jeune génération de chercheurs inspirés de l'œuvre de ce grand historien, un colloque et un ouvrage en son hommage s'imposaient.

Les contributions consacrées à son œuvre présentent des bilans et des ouvertures vers de nouvelles recherches, la thématique s'échelonnant du Moyen Âge à l'époque contemporaine. Une large place est accordée à l'histoire du climat, à la démographie et à l'anthropométrie.

La deuxième partie de ces hommages est consacrée au *Siècle des Platter*. Les journaux de cette fratrie se prêtent à l'histoire comparée, leurs récits offrant d'impressionnants tableaux de l'Europe du XVI^e siècle. Le système de cour occupe une importante partie de cet ouvrage, une attention particulière étant portée aux femmes dans la hiérarchie princière, au cérémonial et aux apparences. Le contrecoup révolutionnaire s'articule logiquement avec une analyse dépréciative du système de cour.

Ce recueil se clôt sur des réflexions sur les retombées de l'œuvre d'Emmanuel Le Roy Ladurie à l'étranger, où sa pluridisciplinarité influença des générations d'historiens, ceci dans les pays les plus lointains.

Couverture : Lucas Van Valckenborch (ca 1535-1597), *Paysage de printemps (mai)*, huile sur toile, 1587, Vienne, Kunsthistorisches Museum © La Collection/Imagno

